

Michel Antoni

Le Vin compose pour eux des chants et des poèmes

Texte de la présentation à la Librairie L'orange Bleue, 22 mai 2015

Si l'on interroge la relation entre les écrivains et l'alcool, la réponse fuse, immédiate : « Ils sont tous alcooliques » ! Même si cette affirmation bien sûr ne peut être généralisée, il faut bien reconnaître qu'un nombre certain d'écrivains, – et parmi les plus grands et les plus célèbres, a développé une relation pathologique avec l'alcool. Cette relation doit questionner les médecins et soignants au contact de la pathologie alcoolique mais aussi les amoureux de littérature et, en particulier dans notre région, les amateurs d'œnologie. Alors, quelles sont les relations entre l'ivresse et la création, entre le travail d'écriture et l'alcool ?

Inspiration et création, alcool et ivresse alcoolique

Quatre mécanismes nous paraissent à l'œuvre pour analyser cette relation, selon que l'on s'intéresse aux explorateurs de l'âme, de la nature et de l'univers, de la société ou au moyen de lutter contre la mélancolie qui paralyse.

Arthur Rimbaud a 16 ans lorsqu'il écrit deux lettres dont une à son professeur de français, nommées « *Lettres du Voyant* » où il affirme que « *le poète se fait voyant par un (...) dérèglement de tous les sens, ... il doit épuiser en lui tous les poisons... pour arriver à la Connaissance...* » Et l'alcool est le plus facile, le plus commun, le plus trivial de ces artifices. A sa suite, de nombreux écrivains diront qu'il faut se mettre en danger pour être en situation de créer, certains parlant même d'une analogie avec la corne du taureau pour le torero. Mais pourquoi ce besoin de poison, de risque, de danger ? Pour faire venir l'inspiration, la création, ce souffle incorrigible, impérieux, dirait Duras, il faut dérégler la machine organique, les mécanismes et le fonctionnement normal de la pensée consciente, y introduire des perturbations et des fêlures, faire germer des souvenirs et des phrases enfouies, des images cachées, refoulées mais riches de sens. Alors, dit Rimbaud, « *J'assiste à l'éclosion de ma pensée, je la regarde, je l'écoute, la symphonie fait son remuement dans les profondeurs ou vient d'un bond sur la scène* » et l'on se demande « *d'où viennent ces choses étranges, insondables repoussantes ou délicieuses...* ». A l'inverse de l'image classique et romantique d'une muse venant chuchoter à l'oreille du poète, celui-ci se fait le spectateur de ses propres pensées qui lui arrivent des profondeurs, qui lui révèlent les pulsions qui nous gouvernent, notre part d'ombre.

Dans l'ébriété dionysiaque au contraire, l'alcool aide chacun à sortir de lui-même, il libère la parole, il facilite la communion fraternelle. Mais il permet aussi, dans une vision rabelaisienne, de se fondre avec le monde, l'univers, d'abolir les limites, d'enjamber les océans, d'escalader les montagnes... Cette perte des limites, on en connaît les dangers sociaux mais, en poésie, elle ouvre le poète à la perception de l'univers en lui offrant des expériences et des visions sensorielles originales et novatrices dont il pourra faire œuvre (« *Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers* », Apollinaire). Elle transcende enfin la relation de l'homme mortel avec la divinité. On sait que dans nombre de religions et chez les

mystiques, l'alcool permet aux prêtres de communier avec la divinité ou les esprits. L'ivresse est le vecteur qui relie l'homme au divin et à l'éternité.

L'ivresse : une expérience sociale. On le sait, l'alcool peut suspendre la censure exercée par la conscience morale ou la norme sociale, qui bride nos actes, et va ainsi permettre le passage à l'acte : transgression, provocation, libération des pulsions... plongée dans l'abîme. Si la rencontre de vagabonds célestes, de clochards magnifiques, l'espoir de vivre des instants merveilleux, magiques, voire cocasses ou drôles sont espérés, c'est le plus souvent des expériences tragiques, sordides ou médiocres au contact d'un monde à la marge qui seront vécues. Expériences que ne manqueront pas de raconter d'exploiter, de restituer ceux qui s'y sont confrontés, qui l'ont côtoyé, à la fois

comme témoignage mais aussi parfois par culpabilité, pour se pardonner, se justifier et se faire pardonner. Mais transgresser c'est aussi provoquer et c'est une des leçons du mythe d'Dionysos qu'une société doit être provoquée pour vivre : une société parfaitement gouvernable et en ordre est déjà morte. Cette provocation, c'est ce que déclencheront, à la même époque, Kerouac en Amérique qui met sur la route des millions de jeunes qui veulent sortir d'une société sûre d'elle-même, figée dans ses convenances, dominatrice, en plein maccarthysme, et Eroféiev, dans la Russie post-stalinienne, qui provoque la langue elle aussi figée, dont le seul rôle est d'être le véhicule d'une idéologie, des slogans officiels, d'un asservissement de la pensée. C'est aussi ce que provoquent des écrivains maghrébins dont le dernier en date est Kamel Daoud, auteur algérien qui défie les pouvoirs de la société algérienne en clamant et associant, comme symbole de sa liberté de pensée, sa passion des livres, son refus de l'islamisme et de la mosquée et le fait de boire du vin !

« *Enivrez-vous sans cesse, de vin, de mystique ou de poésie. Pour ne pas sentir le poids du temps qui brise vos épaules et vous penche sur la terre, il faut vous enivrer sans trêve* ». Le poète, l'artiste, l'écrivain, avec sa disponibilité et sa sensibilité, est plus disponible pour percevoir la tragique condition humaine, la finitude et la vanité de l'homme. Et s'il n'y a pas d'espérance, alors, on peut s'exclamer à la manière de Duras : « *On manque d'un Dieu, l'alcool a été fait pour supporter le vide de l'univers, l'indifférence des planètes à l'endroit de notre douleur* ». Cette souffrance intérieure, celle de l'âme, qui ne saurait concrètement se dire existentielle, trouve dans l'alcool le meilleur des anxiolytiques et des antidépresseurs contre cette perception de la tragédie humaine, même si, au final, la solution se révèle pire que le mal, et que l'enfer guette tous les chercheurs de paradis. Mais en calmant l'angoisse et la mélancolie, la douleur de l'âme qui inhibe toute création, l'alcool va permettre à l'œuvre d'exister. On voit donc que l'ivresse participe de différentes manières à la création, à l'inspiration. Mais c'est un fait d'avoir des histoires à conter, des images à montrer, encor faut-il les mettre en mots puis sur le papier. Qu'en est-il alors de la relation entre l'alcool et l'acte d'écriture, cet exercice difficile, rigoureux, qui demande une très grande application, en particulier pour un roman.

Michel Antoni

Le vin compose pour eux
des chants
et des poèmes

De quelques écrivains, de livres et d'alcool...



L'Harmattan